

HOMÉLIE 27

«J'ai commis une folie en faisant mon éloge, mais c'est vous qui m'y avez contraint, car c'était à vous à me rendre témoignage.»

1. Bien qu'il ait fini de faire son propre éloge, Paul ne s'arrête pas; il s'excuse encore, il demande pardon de ce qu'il a dit à cet égard, déclarant qu'il n'était pas libre, qu'il subissait une nécessité. Cette nécessité subie ne l'empêche pas de se traiter de fou. En commençant il disait : «Prenez-moi comme si j'étais fou ..., comme dans la démence.» Plus d'atténuation maintenant : il se donne sans détour la qualification de fou. Ayant atteint son but par ce qu'il vient de dire, il attaque désormais ce vice à front découvert et sans ménagement, pour nous enseigner à tous à ne jamais faire notre éloge, si ce n'est dans un cas de réelle nécessité, vu que, dans ce cas même, Paul s'accuse de folie. Et cependant, il reporte ensuite la responsabilité de ce qu'il a dit, non sur les faux apôtres, mais sur ses propres disciples : «C'est vous qui m'y avez contraint.» Si ces hommes s'étaient seulement glorifiés, mais non de manière à vous séduire, et même à vous perdre, je n'en serais pas venu à tenir moi-même de semblables discours; mais, comme ils ont jeté la perversion dans l'Eglise entière, j'ai dû nécessairement pour votre bien tomber dans cette folie. Il n'a pas dit : J'ai craint qu'en prenant parmi vous les premières places, ils ne vous eussent imbus de leurs opinions. Il avait antérieurement exprimé cette crainte, en disant : «Or, je crains que votre intelligence ne soit pervertie, comme le fut Eve par le serpent.» Il ne parle plus maintenant de la même manière, il s'exprime avec plus d'assurance et d'autorité, parce que ce qu'il a déjà dit lui donne une plus grande liberté de parole. «C'était à vous à me rendre témoignage.»

Il en dit ensuite la raison; et ce ne sont pas les révélations et les miracles seulement qu'il rappelle encore ici; il invoque les épreuves : «Je n'ai rien eu de moins que les plus éminents des apôtres.» Voyez comme il parle désormais avec une plus grande autorité. Auparavant sa parole était moins affirmative : «Je pense que je n'ai rien eu de moins.» Ici son affirmation est absolue, je le répète; après les preuves déjà données, il parle désormais avec plus de confiance, sans toutefois s'écarter de sa modération et de son caractère. Comme s'il en avait trop dit, comme s'il avait dépassé la mesure de sa dignité en se comptant au nombre des apôtres, il rabaisse encore le ton : «Et pourtant je ne suis rien. Les signes de mon apostolat se sont produits au milieu de vous.» Ne considérez pas ma petitesse et ma vileté; demandez-vous seulement si vous avez obtenu ce que vous étiez en droit d'attendre d'un apôtre. Il ne se borne pas à reconnaître sa bassesse, il déclare qu'il n'est rien. A quoi servirait d'être beaucoup, si l'on n'est utile à personne ? Il importe peu qu'un médecin soit expérimenté, s'il ne guérit pas ses malades. Que je ne sois rien, ce n'est pas ce que vous avez à regarder; ce qui vous intéresse, c'est que je n'ai jamais hésité quand il s'est agi de vous faire du bien : ainsi vous ai-je démontré mon apostolat. Je n'aurais donc pas dû avoir à parler de moi-même.

En parlant ainsi, il ne reconnaît pas avoir besoin d'un témoignage extérieur; et comment en eût-il eu besoin celui qui par amour pour le Christ dédaignait le ciel même ? Il n'était inspiré que par le désir de leur salut. Pour qu'ils ne fussent pas tentés de dire : Et que nous fait à nous que vous n'avez rien de moins que les plus éminents apôtres ? il poursuit : «Les signes de mon apostolat se sont produits au milieu de vous par une patience inaltérable et par les miracles et les prodiges.» Dieu, quel océan de grandes choses il parcourt en peu de mots ! Or, remarquez quelle est celle qu'il place la première : c'est la patience. En effet, un apôtre se révèle par sa générosité dans toutes les difficultés de la vie. Et cela, Paul l'exprime en résumé par une seule parole; il est moins succinct concernant les miracles, parce que ce n'est pas son œuvre à lui. Songez combien de prisons, de meurtrissures, de périls, d'embûches, quelles nuées de tribulations, quelles luttes intestines et quelles guerres étrangères, que de chagrins et d'assauts il indique par un seul trait, par ce seul mot de patience : par celui de miracles aussi, que de morts ressuscités, que d'aveugles guéris, que de lépreux purifiés, que de démons chassés ! Cette manière de parler nous enseigne à passer rapidement sur nos propres actes, quand nous sommes dans la nécessité de les mentionner. Ainsi fit l'Apôtre.

2. Après cela, de peur qu'on ne lui dit : Quelque grand que vous soyez, quelque nombreuses que soient vos œuvres, vous n'avez pas autant fait que les apôtres dans les autres Eglises, il prévient ainsi cette observation : «Qu'avez-vous reçu de moins que les autres Eglises ?» La grâce qui vous a été donnée n'est pas inférieure. Quelqu'un demandera peut-être pour queUe raison Paul s'occupe ici des apôtres, suspendant son combat contre les

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

usurpateurs de ce nom. C'est pour relever davantage les esprits, et pour leur montrer que non seulement il est supérieur aux faux apôtres, mais qu'il n'est pas même inférieur aux apôtres les plus éminente. C'est en parlant de ceux-là qu'il se donne formellement l'avantage; mais c'est assez pour lui, quand il se compare aux vrais apôtres, de dire qu'il n'est pas inférieur, bien qu'il ait travaillé plus qu'eux. Il leur fait encore comprendre qu'ils outragent ces derniers, en mettant celui qui est leur égal dans un rang inférieur. «Si ce n'est que je n'ai pas voulu vous être à charge.» Le reproche devient de nouveau plus accablant, et surtout dans ce qui suit : «Pardonnez-moi ce tort que je vous ai causé.» Et cependant, cette sévérité même renferme des expressions d'amour et des éloges à leur adresse. Ils regardaient donc comme une injure que l'Apôtre n'eût rien reçu d'eux, ne leur eût pas accordé la satisfaction de pourvoir à ses besoins, comme s'il avait manqué de confiance. Si vous m'en faites un crime, leur dit-il, mais sans aucune parole amère, avec la plus grande douceur, je vous demande pardon, oubliez cette faute.

Remarquez avec quelle prudence il agit; comme il revient souvent sur ce reproche; il ne manque pas de l'atténuer chaque fois plus haut, il leur avait tenu ce langage : «La vérité du Christ est en moi, on ne me ravira pas cette gloire.» Il dit aussitôt après : «Est-ce que je ne vous aime pas ? Dieu le sait; mais j'ai voulu retrancher cette occasion à ceux qui la cherchent et qui se glorifient de se trouver en tout semblables à nous.» (II Cor 11,10-12) Il avait dit dans sa première épître : «Quelle est donc ma récompense à moi ? A prêcher l'Evangile sans en tirer aucun profit.» (I Cor. 9,18) C'est ainsi qu'il dit maintenant : «Pardonnez-moi ce tort que je vous ai causé.» Partout il évite de faire entendre que c'est à cause de leur faiblesse qu'il n'accepte rien d'eux; et de là cette prière : Puisque vous regardez cela comme un tort, je vous en demande pardon. C'est en même temps faire une blessure et la guérir. Vous ne direz pas sans doute : Si vous avez l'intention de frapper, pourquoi vous excuser ? Si vous avez celle de guérir, pourquoi faire la blessure ? – Tout cela, c'est de la prudence : elle sait couper dans le vif, et puis apposer le bandage. Ne voulant pas néanmoins paraître, comme je l'ai déjà remarqué, revenir sur cette question dans un but intéressé, il éloigne cette idée dès sa première lettre : «Je ne vous ai pas écrit pour qu'on me traite de même; car j'aimerais mieux mourir que voir quelqu'un me ravir ma gloire.» (Ibid., 15) Il s'exprime ici avec plus de calme et de mansuétude. Comment donc ? «C'est la troisième fois que je me dispose à me rendre auprès de vous, et je ne vous serai pas à charge; car je ne désire pas ce qui vous appartient, mais vous-mêmes. Les enfants ne doivent pas thésauriser pour leurs parents, c'est tout le contraire.» Voilà ce qu'il entend dire : Si je ne me rends pas auprès de vous, ce n'est pas certes parce que je ne reçois rien; je vous ai déjà fait deux visites, je me dispose à partir pour la troisième fois, et je ne vous serai pas à charge. La raison qu'il en donne mérite respect. Il se garde bien de dire : Parce que vous manquez d'ampleur dans les idées, parce que vous êtes blessés et faibles; mais il dit : «Je ne désire pas ce qui vous appartient, mais vous-mêmes.» Je demande ce qu'il y a de plus précieux, les âmes au lieu des richesses, le salut de préférence à l'or.

Puis, comme cela pouvait encore faire naître quelque soupçon, et paraître chez lui l'expression d'un dépit, il motive sa conduite. Les Corinthiens apparemment disaient : N'avons-nous pas le droit d'user de tout ce qui nous appartient ? Il prend leur défense avec la plus grande charité, quand il ajoute : «Les enfants ne doivent pas thésauriser pour leurs parents, c'est tout le contraire.» Les parents et les enfants sont ici les maîtres et les disciples; l'Apôtre ne fait donc que s'acquitter d'un devoir, quoiqu'il n'y ait pas là de dette. En effet, le Christ ne l'a pas ordonné; Paul parle ainsi de lui-même pour les ménager. Aussi va-t-il encore plus loin. Il ne se borne pas à dire que les enfants ne doivent pas thésauriser pour leurs parents, et que c'est plutôt aux parents à remplir ce ministère : il va jusqu'à cet élan de générosité : «Quant à moi, volontiers je donnerai tout, et je me donnerai de plus moi-même pour vos âmes.» La nature veut que les parents thésaurisent pour leurs enfants; mais je ne m'en contente pas, je me sacrifie moi-même. – Voilà le comble de la générosité, ne rien recevoir, et de plus se donner soi-même, non encore d'une façon quelconque, mais avec un amour sans bornes, qui n'épargne rien, qui donne tout ce qui lui reste : «Et je me donnerai moi-même après tout.» Faudrait-il sacrifier ma chair elle-même, je ne l'épargnerais pas pour votre salut. – Ce qui suit mêle l'accusation à la tendresse : «Bien que, vous aimant davantage, je sois moins aimé.» Voilà quelle est ma conduite envers ceux que j'aime, quoiqu'ils ne me paient pas de retour. – Observez maintenant les degrés de cette affection : Paul avait le droit de recevoir, mais il ne recevait pas; tel est le premier mérite. Il était dans le dénûment; et voilà le deuxième. Il leur prêchait; voilà le troisième. Il leur donnait; voilà le quatrième. Il leur donnait tout avec abondance et sans restriction; voilà le cinquième. Il se donnait lui-même avec tout ce qu'il

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

possédait; voilà le sixième. Il s'immolait pour des hommes qui ne l'aimaient pas beaucoup; voilà le septième. Il avait pour eux un ardent amour; voilà le huitième.

3. Efforçons-nous de l'imiter. On est bien blâmable de ne pas aimer, mais la faute est beaucoup plus grave, quand on n'aime pas étant soi-même aimé. En payant simplement de retour l'amour dont on est l'objet, on ne s'élève pas au-dessus des publicains; manquer même à ce devoir, c'est tomber au-dessous de la brute. Eh quoi ! vous n'aimez pas quand on vous aime, ô homme ! Pourquoi donc vivez-vous ? à quoi sert désormais votre existence ? est-elle utile au prochain ? Nullement; rien de plus inutile qu'un homme qui ne sait pas aimer. Les larrons eux-mêmes, les meurtriers, les spoliateurs des tombeaux reconnaissent cette loi; s'ils ont seulement mangé le sel ensemble, si la même table les a réunis; et vous n'aimez pas celui dont vous avez partagé, je ne dis pas simplement la nourriture, mais les entretiens et les intérêts, les courses et le domicile ! Les esclaves d'un impudique amour dépensent quelquefois tous leurs biens pour une courtisane; et vous, qu'un amour honorable doit captiver, vous êtes froid, insensible, dépouillé de tout sentiment humain, au point de ne pas aimer qui vous aime ? – Mais quel est, me direz-vous, l'homme assez misérable, de mœurs assez sauvages, pour repousser et haïr celui dont il est aimé ? – Vous faites bien d'ébranler ma parole en m'opposant l'énormité du fait; et cependant, si je vous démontre qu'il en existe beaucoup, quel moyen aurons-nous de supporter une telle honte ? Quand vous minez la réputation de celui qui vous aime, quand vous ne le défendez pas contre les détracteurs qui s'adressent à vous-même, quand vous êtes jaloux de sa prospérité, prétendez-vous l'aimer encore ?

Ce ne serait pas, d'ailleurs, une preuve suffisante d'amour, d'être exempt d'envie ou de haine; il y faut de plus le courage à défendre et le zèle pour augmenter la gloire et le bonheur. Lorsqu'il n'est rien qu'on ne fasse ou qu'on ne dise pour ruiner le prochain, n'est-ce pas là le signe d'une âme profondément dégradée ? Antérieurement, hier encore, vous étiez son ami, vous l'admettiez à vos entretiens comme à votre table; et puis, aussitôt que vous l'avez vu dans un état florissant, ce membre du corps auquel vous appartenez vous-même, vous avez laissé tomber le masque de la vérité, vous avez arboré les insignes de la haine, ou plutôt de la frénésie. Oui, c'est une frénésie manifeste de se sentir malheureux du bonheur d'autrui. Ne dirait-on pas un chien furieux et consumé par la rage ? Semblable à cet animal, celui que la jalousie surexcite se jette à la face de tous. Mieux vaudrait avoir un serpent roulé dans les entrailles, que d'éprouver au dedans les étreintes de l'envie. Avec le secours de certains remèdes, on peut le rejeter, ou l'apaiser par la nourriture; mais l'envie ne s'agite pas dans les entrailles, elle se nourrit dans le sein même de l'âme; c'est une maladie qu'on ne guérit pas aisément. Le reptile ne s'attaque pas au corps quand on lui fournit d'autres aliments; l'envie, aurait-elle des aliments inépuisables, ne cesse de ronger, de déchirer, de consumer la substance même de l'âme; impossible de calmer sa faim dévorante, de dissiper sa frénésie, à moins qu'un revers ne vienne détruire la fortune dont elle ne peut pas supporter la vue.

Je me trompe néanmoins, la maladie n'est pas même guérie de la sorte; car, à peine une fortune s'est-elle écroulée, qu'une autre vient lui causer les mêmes tortures : de tous les côtés partent les traits dont elle est transpercée. Tant qu'on vit sur la terre, il n'est pas possible qu'on ne soit témoin de quelque prospérité. La force de ce mal est si grande que, se tiendrait-on renfermé dans sa maison, on serait encore jaloux de ceux qui sont morts depuis longtemps. Quand on vit dans le commerce des hommes, le mal est moins affreux, quoique toujours bien terrible; eh bien, quand on se dérobe à ce tumulte extérieur, les morsures d'un pareil mal deviennent encore plus cruelles. Je voudrais le taire; mais il n'y aurait un avantage à ne rien dire que dans le cas où le silence effacerait la honte qui s'attache à de tels sentiments. J'aurais beau garder le silence, les choses elles-mêmes parleraient plus haut que tous mes discours; et dès lors, loin de causer un dommage, ou de révéler un tel mal, je pourrais procurer un bien véritable et venir en aide au prochain. Cette maladie a pénétré dans les Eglises, y portant le désordre et la confusion, dissolvant les liens les plus sacrés, nous excitant et nous armant les uns contre les autres. De là cette décadence qu'on remarque de toute part. Si, lorsque tous édifient, on est heureux que les disciples restent fermes, quel sera le dénouement quand nous rivaliserons tous pour détruire ?

4. Que faites-vous, ô homme ? vous trouvez un avantage à préparer la ruine de votre prochain; mais c'est votre ruine que vous consommez avant tout. Ne voyez-vous pas comment les cultivateurs des jardins ou des champs concourent tous vers le même but ? L'un creuse la terre, l'autre sème ou plante; un autre encore recouvre ou bien arrose ce qui est semé; quelques-uns entourent le champ d'une haie ou d'un mur, plusieurs chassent les bêtes nuisibles, tous sont animés d'une même pensée, sauver ce qui est confié à la terre. Rien de semblable ici : ce que je plante, un autre vient l'ébranler ou l'arracher. Laissez donc pousser

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

les racines; qu'elles puissent résister à de semblables secousses. Ce n'est pas mon œuvre que vous détruisez, c'est la vôtre; j'avais planté, c'était à vous d'arroser. Si vous ébranlez, par conséquent, si vous déracinez même, vous n'aurez plus où remplir votre office. Je vous entends : vous souffrez de ce que tous les éloges sont pour celui qui plante. Calmez-vous; car je ne suis rien, et vous n'êtes pas davantage : «Ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien.» (I Cor 3,7) Tout est l'œuvre de Dieu. C'est à lui dès lors que vous faites la guerre, contre lui que vous luttez, en arrachant ce qui était planté. Revenons enfin à la lumière, réveillons-nous de notre sommeil. Je redoute moins la guerre étrangère que les divisions intestines. Quand une fois la racine s'est convenablement affermie dans le sol, elle ne craint pas le souffle des vents; mais, si c'est un ver intérieur qui la ronge, elle dépérit sans paraître attaquée par un ennemi. Jusques à quand rongerons-nous à la façon des vers les racines de l'Eglise ? Les pensées que je combats sont aussi produites par la terre, disons mieux, par une boue fétide, c'est la pourriture qui les produit; aussi ne sortent-elles pas du rôle abject que remplissent de pauvres femmes.

Devenons enfin des hommes de cœur, devenons les athlètes de la philosophie; écartons cette immense nuée de désordres. Je vois en ce moment la multitude des chrétiens gisant à terre comme un corps inanimé. Et comme aussi, dans un corps que la vie vient d'abandonner à peine, on aperçoit encore des yeux, des mains, des pieds, le cou, la tête, tous les membres, mais chacun privé de ses fonctions; ainsi m'apparaissent les fidèles de nos jours : ils ont la foi sans doute, mais une foi qui n'agit plus; nous avons perdu la chaleur vitale, nous avons réduit à l'état de mort le corps du Christ. Effrayante est cette parole, tout autrement effrayante est la réalité ! Nous portons le nom de frères, au fond nous sommes des ennemis; nous portons le nom de membres, et nous sommes en lutte comme des animaux furieux. En parlant de la sorte, ce n'est pas une accusation publique que je veux formuler, c'est une leçon, c'est un avertissement salutaire. L'un de nous entre dans une maison, il est honorablement accueilli; vous deviez bénir Dieu de cet honneur qu'on fait à l'un de vos membres, et vous faites tout l'opposé; vous allez le calomnier auprès de son hôte, les perdant ainsi tous les deux, et vous flétrissant vous-même. Pour quelle raison, misérable insensé, lorsque vous apprenez qu'un frère est entouré d'hommages soit par les hommes, soit par les femmes, vous laissez-vous aller à la douleur ? A leurs éloges joignez les vôtres, et vous en obtiendrez votre part. Si la louange vous répugne, commencez par vous déprécier, par déclarer que vous méritez le mépris, et vous relèverez d'autant votre frère. Quand vous l'entendez louer par quelqu'un, tâchez de participer à ce qu'on en dit, sinon par votre conduite et votre vertu, du moins en vous réjouissant de son mérite. On le loue ? louez-le de même, et vous serez à votre tour loué comme un homme vertueux et sage. Ne craignez pas de vous trouver rabaissé par les éloges qu'on lui décerne; c'est ce qui a lieu dans là calomnie. L'espèce humaine se plaît aux contestations, vos critiques ne feront que rendre les éloges plus grands; on voudra vous piquer, on fera justice de l'accusateur, en soi-même et devant les autres.

Voyez-vous quelle honte nous nous infligeons, quelle cause de division et de ruine nous jetons dans le troupeau ? Devenons de vrais membres, formons un seul corps. Que celui dont on fait l'éloge s'en défende de son mieux, et qu'il les reporte sur son frère; quand vous entendez faire l'éloge d'autrui, soyez-en bien aise. Si cette union règne entre nous, nous serons plus unis avec notre tête; si nous sommes en dissension, un tel secours nous manquera; et c'est alors le corps tout entier qui subira les plus graves atteintes, n'ayant plus ce lien supérieur. De peur qu'un tel malheur ne nous arrive, rejetons loin de nous tout sentiment d'envie, méprisons les applaudissements de la foule, embrassons la concorde et la charité. Nous acquerrons par là les biens de la vie présente et ceux de la vie future. Puisse nous tous les obtenir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant, toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.